

UNE ATTAQUE

« Et ma gorge s'est serrée tandis que je regardais ma montre, à deux heures moins trois minutes. Tout est vide. Je ne peux pas sentir autre chose, exprimer autre chose que cela. Tout ce qui emplit le monde, d'ordinaire, ce flux de sensations, de pensées et de souvenirs que charrie chaque seconde du temps, il n'y a plus rien, rien. Même pas la sensation creuse de l'attente ; ni l'angoisse, ni le désir obscur de ce qui pourrait advenir. Tout est insignifiant, n'existe plus : le monde est vide. Et c'est d'abord, contre nos corps accroupis, un sursaut pesant de la terre. Nous sommes debout lorsque les fumées monstrueuses et blanches, tachées de voltigeantes choses noires, se gonflent au bord du plateau, derrière la ligne proche de l'horizon. Elles ne jaillissent pas : elles développent des volutes énormes, qui sortent les unes des autres, encore, encore, jusqu'à former ces quatre monstres de fumée, immobiles et criblés de sombres projectiles. Maintenant les mines tonnent, lourdement aussi, monstrueusement, à la ressemblance des fumées. Le bruit reflue, roule sur nos épaules ; et tout de suite, de l'autre côté, de tous les vals, de toute la plaine et du ciel même, les canons lâchent les vannes déferlantes du vacarme.

« En avant ! Par un ; derrière moi. »

Nous montons vers l'entrée du boyau, sans la voir, bousculés par l'immense fracas, titubants, écrasés, obstinés, rageurs.

« En avant ! Dépêchons-nous ! »

Le ciel craque, se lézarde et croule. Le sol martelé pantelle. Nous ne voyons plus rien, qu'une poudre rousse qui flambe ou qui saigne, et parfois, au travers de cette nuée fuligineuse et puante, une coulée fraîche d'adorable soleil, un lambeau de soleil mourant.

« En avant ! Suivez... En avant... Suivez... »

Il me semble que mes hommes suivent. Par-dessus le boyau, je vois bondir une forme humaine, capote terreuse, tête nue ; et sur la peau, sur l'étoffe sans couleur, du sang qui coule, très frais, très rouge, d'un rouge éclatant et vermeil.

« Suivez... Suivez... »

Des mots cahotent, mêlés au fracas des canons :

« Un Boche... La boue sur les frusques... Un Français... Foutu... »

Plus de voix ; plus de pas ; rien que la folie des canons. Ceux du Montgirmont cognent à la volée, se rapprochent, nous poussent dans le dos. Ceux de Calonne, ceux du Bois-Haut, ceux des ravins, tous les canons des Hauts se rapprochent, les mortiers, les obusiers, les 75, les 120, les 155, les pièces de marine, toute la meute se rapproche et hurle, toute la ligne douce et longue des collines ne peut plus être aussi loin qu'elle était, avance jusqu'au village, le déborde et nous pousse brutalement. C'est inouï, cette brutalité. Le Montgirmont devient fou, crache ses obus par-dessus nos têtes, nous courbe sous un vol de grandes faux, sifflant, volontaire et bestial. Nous suffoquons. Des pierres jaillissent et retombent ; une flamme jaillit, avec un ricanement furieux.

« Allez ! Allez ! Par-dessus ! »

Quelque chose de lourd a cogné mes jambes, et j'ai fléchi, les jarrets coupés nets.

« Par-dessus ! En avant ! »

C'est la tête de Grondin qui a cogné dans mes jambes. Je me suis retourné, sans horreur ; et j'ai vu le corps écrasé, enseveli déjà sous l'immense piétinement, avec encore, à ras de terre, la plaie glougloutante du cou. »

Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, © Flammarion.